



Cahiers d'études africaines

185 | 2007
Varia

Dacher, Michèle. – *Cent ans au village. Chronique familiale gouin (Burkina Faso)*

Préface de Michael Houseman. Paris, Karthala (« Hommes et sociétés »), 2005, 399 p., cartes, bibl., glossaire.

Anne Doquet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafricaines/6848>

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 7 mars 2007

Pagination : 183-185

ISBN : 978-2-7132-2138-5

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Anne Doquet, « Dacher, Michèle. – *Cent ans au village. Chronique familiale gouin (Burkina Faso)* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 185 | 2007, mis en ligne le 29 mars 2007, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafricaines/6848>

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

© Cahiers d'Études africaines

Dacher, Michèle. – *Cent ans au village. Chronique familiale gouin (Burkina Faso)*

Préface de Michael Houseman. Paris, Karthala (« Hommes et sociétés »), 2005, 399 p., cartes, bibl., glossaire.

Anne Doquet

- 1 Suivant le destin d'une famille gouin dans un village du Burkina Faso, *Cent ans au village* débute à la fin du XIX^e siècle avec l'entrée sur la scène villageoise de Kamon, homme puissant, redoutable stratège dans le commerce comme dans la politique. Personnage venu d'ailleurs, il s'installe dans ce village pour fonder l'unité d'habitation qui, au fil de trois générations, sera le théâtre de l'ouvrage de Michèle Dacher. L'installation de Kamon constitue donc le point de départ d'un siècle de vie familiale et villageoise, traversée par des mouvements internes comme par des événements extérieurs. En retraçant les trajectoires des épouses puis de la descendance de Kamon, jusqu'à celle de son petit-fils Diellon immigré en Côte-d'Ivoire, l'auteure nous invite à suivre les évolutions parfois ténues, parfois capitales, de relations familiales fondées sur un double régime d'appartenance : le matrilignage et le groupe résidentiel paternel. Ultime préoccupation des chefs de familles, les réseaux d'alliances constituent le nœud des relations sociales gouin, où devoirs de solidarité, poids des hiérarchies et ententes plus ou moins cordiales entre les protagonistes doivent se concilier. Dans ce réseau de liens complexes et enchevêtrés tissant la toile familiale comme ses fragmentations, chacun est censé s'en tenir au rôle précis qui lui est dévolu. Mais on sait que la rigidité des normes officielles des sociétés africaines masque souvent un dynamisme et une souplesse de pratiques qui permettent aux individus d'alléger le poids des contraintes officielles. C'est ce qu'illustre avec exhaustivité l'ouvrage de M. Dacher, qui dissèque les stratégies matrimoniales de personnages occupant des positions hiérarchiques variables et usant de manœuvres singulières pour mettre en cohérence normes collectives et destin personnel.
- 2 Rebutée par le caractère rigide et réifiant des monographies, l'auteure choisit de mettre l'accent sur les acteurs sociaux, adoptant pour ce faire la forme d'écriture qu'elle

considère la plus appropriée pour ne pas occulter les individualités : le récit. *L'Afrique des individus*¹ mettait, il y a quelques années, l'accent sur une question voilée par la vision holiste et déshumanisante de l'anthropologie africaniste. Mais si l'importance de l'individu était pressentie, les anthropologues ont par la suite tâtonné pour trouver les moyens de la restituer. Là réside sans doute l'une des forces du texte de M. Dacher. En pointant avec une émotion et une subjectivité revendiquées certains aspects de ces acteurs sociaux, les attitudes ou visées qui leur sont propres, elle amène le lecteur à envisager les protagonistes de cette chronique familiale comme des personnes et non comme des échantillons représentatifs d'une famille burkinabè type. En cela, l'auteure ne se contente pas de relater les particularités de chacun de ces acteurs : elle les singularise elle-même par la performativité de son écriture.

- 3 Choissant de ne pas s'effacer derrière le vocabulaire scientifique, elle intervient constamment dans le récit, livrant ses impressions quant aux décalages entre l'attachement réel et théorique liant les protagonistes, soulignant les contradictions de leurs paroles, tentant d'élucider sans les évacuer leurs versions parfois « douteuses » de l'histoire, et s'efforçant de noter les relations particulières qu'elle entretient avec ses interlocuteurs et leurs possibles incidences sur le contenu des discours. L'entretien ethnographique constitue ainsi une clé de compréhension des relations sociales, le moment d'enquête prenant divers éclairages, apparaissant par exemple comme scène d'expérimentation de rôles imaginaires et fantasmés.
- 4 De part cette dimension réflexive alliée au style adopté, *Cent ans au village* constitue une tentative réussie de mise en exergue de l'individu. Ce faisant, l'auteure fournit une somme considérable de données ethnographiques qui éclairent la quotidienneté des rapports sociaux collectifs. La simplicité de l'écriture, évitant tout excès de jargon anthropologique, n'enlève en effet rien à la complexité des relations sociales et matrimoniales gouin. Des litiges poussant les groupes à la fragmentation aux psychodrames amoureux, peu de choses échappent au récit de M. Dacher qui dénote nettement des monographies africaines habituelles. L'imbrication de destins individuels illustre en effet l'évolution des relations sociales sans se limiter à un point de vue interne au village, car le récit entretient un va-et-vient constant entre des affaires familiales très locales et une histoire villageoise transformée par les événements plus globaux de l'histoire et les interactions qui en découlent (évolution des relations interethniques, période coloniale, émigration...). Cette oscillation est brillamment illustrée dans la dernière partie de l'ouvrage par le point de vue aussi douloureux qu'attachant de Diallon, jeune migrant devant négocier son identité à l'extérieur, tandis que son village prend en quelques décennies un virage identitaire accéléré. Ces allers-retours entre village et monde extérieur permettent au récit d'éviter l'idéalisation d'une société traditionnelle close et sans histoire, principal piège de l'anthropologie africaniste.
- 5 Ainsi, le lecteur ne doit pas s'attendre à un travail monocorde et réducteur sur le système de parenté. Peu de travaux abordant cette question réussissent en effet à se délester du poids du ton objectivant de la science. *Cent ans au village* ne nous offre que peu de synthèses, mais assez pour que le lecteur ne se perde pas dans les chemins complexes et sinueux des généalogies. De la même manière, la dimension réflexive de l'auteure est assez contenue pour éviter le narcissisme ou la confiance gratuite, mais reste suffisante pour éclairer les conditions de recueil de ses données, et au-delà les conditions de production de l'anthropologie africaniste elle-même. Peut-être peut-on s'interroger sur le peu de stratégies apparemment adoptées par les villageois vis-à-vis de l'anthropologue. Si

la généalogie qu'elle recueillait était connue de ses interlocuteurs, ces derniers, experts en stratégies matrimoniales, n'ont-ils jamais tenté de manœuvrer par son biais en faveur de leurs affinités lignagères ? Reste que le ton de l'ouvrage, honnête, émouvant et rigoureux en même temps, nous offre une écriture finalement très mesurée qui devrait attirer l'attention de tout lecteur rétif au caractère classificatoire et schématique des textes d'anthropologie de la parenté. Au-delà, ce texte produit un modèle qui échappe à l'alternative rarement contournée entre discours holiste et réifiant de l'anthropologie classique et réflexivité autocentrée de l'anthropologue déniait toute pertinence au terrain ethnographique, et fournit des pistes de réflexion sur les formes possibles de l'écriture anthropologique contemporaine.

NOTES

1. MARIE, Alain (dir.), *L'Afrique des individus : itinéraires citadins dans l'Afrique contemporaine*, Paris, Karthala (« Hommes et sociétés »), 1997.